



Journal of the Short Story in English

Les Cahiers de la nouvelle

45 | Autumn 2005
Varia

L'écriture rouge de Sherman Alexie : l'exemple de "The Sin Eaters"

Diane Sabatier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsse/451>

ISSN : 1969-6108

Éditeur

Presses universitaires d'Angers

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2005

Pagination : 123-134

ISSN : 0294-04442

Référence électronique

Diane Sabatier, « L'écriture rouge de Sherman Alexie : l'exemple de "The Sin Eaters" », *Journal of the Short Story in English* [En ligne], 45 | Autumn 2005, mis en ligne le 01 septembre 2005, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jsse/451>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© All rights reserved

L'écriture rouge de Sherman Alexie : l'exemple de "The Sin Eaters"

Diane Sabatier

- 1 Sherman Alexie, séditieux et engagé, nouvelliste et romancier, ne semble se soucier d'aucune limite. "Native American", issu des tribus amérindiennes Spokane et Cœur d'Alene, étranger de l'intérieur, en quête d'une identité perdue entre "être l'Autre" et "être Soi", Alexie s'est imposé par l'alliance d'un véritable talent littéraire et d'une problématique originale sur l'identité en pointillés, la citoyenneté reniée ou refusée. Si le corps de « l'étranger » semble perpétuellement torturé, on verra ici qu'il n'en demeure pas moins un véritable moyen de rébellion quand il se mue en corpus. On peut lire les nombreuses nouvelles ethniques publiées chaque année aux Etats-Unis comme autant de témoignages de corps d'hommes et de femmes violentés et éparpillés reprenant forme sur le papier et force sous la plume ; autant de corpus d'œuvres d'écrivains violentant le pouvoir de la diaspora blanche. Sherman Alexie devient alors, par ses récits en marge et de la marge, le porte-parole des silencieux enfermés dans la solitude des minorités ; solitude à laquelle fait écho la forme même de la nouvelle selon Frank O'Connor dans son ouvrage *The Lonely Voice: A Study of the Short Story*¹.
- 2 "The Sin Eaters"², publiée en 2001 dans *The Toughest Indian in the World*, constitue le nerf central du recueil, par une allégorie macabre qui marie l'holocauste au génocide des Amérindiens. Tandis que les quatre premiers récits se singularisent par leur humour et leur souci d'échapper à la représentation politiquement correcte des Native Americans, "The Sin Eaters" surprend autant qu'elle dérange. Petit frère du *Handmaid's Tale* de Margaret Atwood³, ce conte apocalyptique narre l'enlèvement d'Amérindiens et leur emprisonnement dans un complexe militaire souterrain, du point de vue intradiégétique d'un jeune garçon, Jonah. "The Sin Eaters" décrit des corps déchirés, isolés, manipulés, et des êtres en perdition qui cherchent dans le corpus de l'écrivain, c'est-à-dire la narration, l'écriture, le témoignage de la littérature, une voie mnésique, une voix salvatrice.
- 3 Après avoir souligné la temporalité chaotique, symptomatique du déchirement de l'étranger, j'étudierai comment le corp(u)s devient le langage du pouvoir, de l'opresseur comme de l'opprimé. Mon analyse se concentrera ensuite sur les démystifications

entreprises par l'écriture mnésique afin de démontrer que, pour Alexie, c'est en disant l'Autre que l'on devient Soi.

Entre chaos et néant, le temps-Moi

- 4 Sherman Alexie illustre de façon originale le motif du temps subjectif. Jonah, qui a vécu l'enfermement dans le camp, décrit les moments qui ont précédé cette expérience avec une vision déformée. On touche là à l'ambiguïté temporelle qui marque l'ensemble de la narration. La conscience de Jonah, comme sujet engagé dans la nouvelle, est un événement constituant à part entière. Pour comprendre ce temps subjectif, Emmanuel Levinas s'est, lui, attaché à comprendre la conception husserlienne du temps.

Le temps et la conscience du temps ne surgissent pas d'un point intemporel, ni sur le fonds d'un temps préexistant. (...) Le temps ne surgit pas à partir d'une éternité immobile pour un sujet non-engagé. (...) L'écart est rétention et la rétention est écart : la conscience du temps est le temps de la conscience.⁴

- 5 Le temps que Jonah présente semble, à ce titre, un flux d'une subjectivité absolue. Ce temps "en spirale" joue, en particulier dans les paragraphes d'ouverture, avec le temps historique marqué par l'assassinat de John F. Kennedy (p.77, l.1) ou, plus loin, la réclusion d'Anne Frank (p. 80, l.1). La présence des tombes au cœur de la cité (p.77, l.22 & p.87, l.2) suggère que le temps de la vie et celui de la mort se mêlent. Le narrateur paraît, dans cette mesure, plongé dans un coma post-traumatique qui brouille ses repères temporels. On pourra parler d'une narration gangrenée par un temps à la fois figé dans une même histoire et à chaque page révolu. Ce temps sclérosant s'annonce par l'anaphore "For the rest of my life" (p.118, l.19). Cette écriture cherche à dépeindre la vie en suspens des "différents" qui, dès la naissance, avant même d'avoir pu imposer leur personnalité, semblent définis, classés, répartis, par la couleur de leur peau. Le langage, oscillant entre l'authenticité et les fausses pistes des conventions, relit les représentations du passé dans une quête de vérité. Alexie met en scène une temporalité chaotique et troublante. Par l'usage d'un temps de narration en spirale, Jonah cherche à dépasser les voix / clichés pour dépeindre l'expérience traumatisante du camp. Ce faisant, il supprime toute nouvelle mortalité. En détruisant les bornes temporelles, Jonah abolit le temps qui détruit les corps et qui engendre la perte de mémoire. Il devient ainsi l'enfant / narrateur immortel qui sauve les corps de l'oubli. On suggèrera que, sans borne, le temps ouvre sur un espace de liberté. Il se modèle avec / après les traumatismes et suit la courbe cassée des souvenirs du futur et des fantasmes du passé. Ce temps, que nous appellerons le temps-Moi, le Moi se créant ici sa propre temporalité, se déploie comme la seule force naturelle que l'homme brisé puisse maîtriser. Ce temps, tel un paradoxe polymorphe, est ancré hors du temps – un temps (con)fondant les frontières entre songe, fiction et vérité. Ce temps troublant, à la fois réel (le souvenir de la Shoah) et imaginaire (le camp de reproduction de la nouvelle), voire fantasmé (on s'en réfère aux divagations de Jonah, p.120, l.21), mêle réalité (notre réel, l'Histoire, la réalité de l'histoire inventée) et création (le réel de l'histoire inventée, la fausseté des songes narrés). Entre néant et chaos, la vie s'infiltré à travers le créé, le (re)nouveau.
- 6 Ce temps-Moi ouvre la première porte, la clé initiale aux personnages, vers la création scripturale de jeux / je de mots libérateurs ; l'ultime remède aux blessures de guerres, aux blessures de haines.

Le corp(u)s ou le langage du pouvoir

- 7 On notera qu'avant le corps / langage de pouvoirs, on trouve le corps / lieu du langage du pouvoir. En effet, les corps traduisent ou détruisent les fantasmes d'un corps, identité socialement et sexuellement correct. Si le corpus du conteur lui appartient intégralement, son corps, lui, demeure la propriété de la société. Par l'observation de la destruction produisant un mythe, concrétisant l'imaginaire en passant par la violence, le corps "étranger" du garçon passe d'objet de souffrance à celui de connaissance. Les corps des personnages subissent, irrévocablement, l'épreuve ultime de la douleur pour devenir des masses reconnaissables, signes compréhensibles par la société. De corps étrangers, ils se muent en corps lisibles. Le corps de la femme, avant tout autre, devient enjeu de pouvoir. Le camp de concentration se transforme alors en un camp de fertilité forcée qui évoque celui de *The Handmaid's Tale*, situé dans la République / dictature de Gilead. La scène de "procréation" rappelle celle du roman d'Atwood où les corps des femmes sont tout aussi « instrumentalisés » et violentés. Sur la table d'opération, Jonah ressent que la violation de son intimité, exprimée par l'obsédante diacope "sucked out", le prive de son corps / parole.

I felt the needle bite into me, heard the impossibly loud hiss of the hypodermic syringe as it sucked out pieces of my body, sucked out the blood, sucked out fluid ounces of my soul, sucked out antibodies, sucked out pieces of all of my stories, sucked out marrow, and sucked out pieces of my vocabulary. I knew that certain words were being taken from me. (p.115, l.4)

- 8 Ainsi, le silence, que l'on compare plus tard à de la peau (p.103, l.7) suggère que, une fois le corps devenu muet, seul le corpus du nouvelliste peut désormais taire la souffrance en la disant. La tension entre pouvoir et agression résume précisément ce dont il est question dans la nouvelle. Quelle couleur de peau a le pouvoir et que fait-elle pour le conserver dans la mesure le corps serait plus facilement contrôlable que la pensée ? Le père de Jonah passe du corps magique qui dispose de la nature et de l'univers (p.81, l.7) à celui blessé par les coups du soldat. L'enfant traverse l'épreuve de mise à nu et de viol, de dépossession de son propre corps, pour finalement mieux l'appréhender. La seule enveloppe, aux yeux des médecins, définit Jonah en tant qu'individu. Les vêtements arrachés constituaient une armure trop frêle. Sans cette protection, Jonah devient à la fois vulnérable mais plus vrai. Il n'est plus modelé par des vêtements, codes sociaux, mais, ironiquement, libre. Jonah conclut la nouvelle dans la nudité des corps / objets. Si on enferme ces derniers, si on les cache ou si on les brûle dans des camps d'extermination, en les désacralisant, on leur soustrait leur essence. Et de là, un parallèle entre le corps, la peau comme les pages d'un livre où sont écrits (une fois de plus au passif) leurs histoires et le corpus d'un auteur. "I wondered if rich white men were going to turn the pages of books that were made with our skins" (p.94, l.3). Tandis que les militaires arrachent aux prisonniers les corps / paroles, contestataires du langage du pouvoir, Jonah conserve le sien en réactualisant, en re-matérialisant les corps disparus, par l'acte d'écriture. Jonah demeure le conteur immortel et tout puissant qui se remémore le temps où ses contes le rendaient maître du monde, invulnérable :

I taught those young men the love songs that forced horses to bow their heads and kneel in the fields, the love songs that revealed the secrets of fire, the love songs that healed, the love songs that precipitated wars. (p. 77, l.26)

- 9 La langue devient, alors, le soin qui panse la blessure du monde. De même qu'Alexie démembrer les corps des prisonniers à l'instar des soldats, il annule leur désespoir par le dire qui crée un passé, une mémoire, une raison, un sens. Tous les corps des rejetés, des incompris, des Autres, des différents, se composent du corps des écrivains, de leur "Moi corporel" en souffrance, pour reprendre la terminologie de Didier Anzieu⁵. Et le corps de l'auteur de se fondre au sein du corpus, langage de pouvoir, qui se meut alors dans les corps brisés et les corpus narrés. Et ce tourbillon de corps d'entraîner celui du lecteur, lui aussi "travaillé par l'œuvre". On pourrait évoquer le deuil qu'effectue le lecteur d'Alexie dans la mesure où il se constitue de la perte des utopies, d'une croyance en une humanité porteuse d'un Bien ultime. Alexie ne croit pas en la perfectibilité de l'être humain. Néanmoins, l'écrivain, lui, se porte garant du respect des droits et des libertés universelles.
- 10 La parole prise, le corpus en marche, Alexie démontre qu'il s'agit désormais de procéder à une vaste entreprise de démythification. Mieux lire les codes, les valeurs et les modes de pensées qui régissent le monde permet de s'en libérer.

Démystifications

- 11 La tâche que s'impose Alexie s'articule autour de deux points fondamentaux. Il s'agit d'écrire la souffrance de la différence sans sacrifier les dimensions intellectuelle et philosophique. Il lui faut articuler corps et pensée. Ce faisant, le corps mutilé renaît, sauvé sous l'impulsion de l'esprit. L'intervention nécessaire de la langue ouvre alors la réflexion de l'esprit individuel au monde. On serait tenté de placer sa nouvelle dans la catégorie des fictions apocalyptiques dans la mesure où autour de l'invention cauchemardesque d'un camp de concentration pour Amérindiens, elle joue sur la tension entre un contexte historique situé entre la fin des années 1930 et novembre 1963. Effectivement, on remarquera une ressemblance, soulignée par une anaphore oppressante, aux « Japanese relocation camps » avec leurs cellules ovales. On note, de même, la voix d'un narrateur intradiégétique ayant vécu l'expérience, appuyée par le pronom personnel "I" qui ouvre la nouvelle. Alexie a choisi d'évoquer le motif de la différence, et de la souffrance qu'elle procure. Il se met en travers de l'opposition norme / écart, qu'elle s'applique au corps de l'oppressé ou au corpus du conteur. Le terme "apocalypse", signifiant une révélation, correspond à la volonté de l'auteur d'incarner une voix d'opposition à la version dominante du rêve américain. Le narrateur a alors accès à cette "libre-parole" offerte par "la puissance révélatrice du vrai langage littéraire" ⁶ dont parle Derrida.
- 12 Alexie semble, à ce titre, ancré dans une nouvelle dimension de la fiction américaine des années 1990, plus consciente des multiples forces culturelles et sociales en action. Cette peinture d'une société pluriethnique se révèle sous la forme du motif du corps. "The Sin Eaters" propose en cela un travail de réécriture du thème du corps couleur menant à la ségrégation, à l'exclusion, à "l'autre". Ce motif paraît toujours extrêmement présent dans la nouvelle américaine de la dernière décennie. Cependant, Alexie ajoute, ici, une nouvelle dimension, un courant apocalyptique, par la différence qui conduit des hommes dans un camp de concentration. On remarquera, par ailleurs, le choix de la référence à l'Holocauste qui intensifie la revendication identitaire de Jonah. En effet, il suggère des parallèles entre la Shoah et la discrimination à l'égard des Amérindiens. Tandis que

certains de ses confrères revendiquent la différence raciale, la culture "étrangère" et les racines ethniques, Alexie dépeint le cauchemar d'une différence si affirmée qu'elle monte des murs non seulement entre les individus mais aussi entre les enveloppes charnelles qu'elle finit par diaboliser et détruire. Alexie se caractérise dans ses romans par une certaine hostilité envers le(s) mythe(s) américain(s). Alexie ne fait aucune concession ni au rêve américain ni à l'idéalisation des "Native Americans", qu'il dépeint, de fictions en fictions, aussi bien incultes qu'intellectuels, généreux et cupides, malveillants comme enjoués. Des humains, donc, loin des clichés de l'Indien dans sa réserve, des humains comme « les autres ». La (re)naissance de l'homme ne survient que lorsque l'un d'entre eux, à l'instar d'Alexie, arrache le "skeptron", qui confère autorité à l'orateur, des mains des rois puis pose par écrit ses histoires, ses valeurs, sa liberté. Alexie semble alors appartenir à la fois à la littérature d'accusation définie par Anzieu, et à celle de la maturité. En effet, Alexie exhale, plus qu'il ne pousse, un cri / réquisitoire, dans la mesure où il se résout à faire le deuil de ses utopies. La révélation de Jonah se constitue d'une sagesse à l'aube d'un jour de paix et non de guerre.

- 13 Cette dernière émerge de sa prise de conscience des forces qui le font, du "pouvoir-savoir" dont parle Foucault.

Écriture mnésique

- 14 La nouvelle crée un écho cauchemardesque au roman *Indian Killer*⁷ de Sherman Alexie, où un meurtrier mutilait ses victimes de façon rituelle puis les scalpait. "The Sin Eaters" constitue en cela une relecture effrayante du mythe américain. Elle se définit, à la fois, autant comme une métaphore pour le passé de génocides et d'entreprises d'acculturation des nations amérindiennes par les États Unis que comme une véritable gifle envers les blancs politiquement corrects qui idéalisent les "pure Indians". Cette fable aux allures apocalyptiques offre une vision cinglante de l'histoire pourvue d'une lueur d'espoir. L'imagination, clé de voûte du processus fictionnel, incarne le subterfuge nécessaire et le moyen de "défendre le peuple contre lui-même", comme écrit Sartre dans ses *Mots*.⁸ Devant l'horreur du démembrement et de l'oubli, Jonah devient le narrateur salvateur et se constitue son propre univers fantasmagorique. Parce que la mémoire du créateur semble avant tout la mémoire du corps, Jonah inscrit dans la chair du corpus, par une écriture mnésique, ses histoires, sa littérature, sa quête de mémoire. Et c'est cette dernière qui le sauve. Tel Ishmael rescapé de la noyade pour raconter l'histoire de la folie destructrice d'Ahab et de la baleine blanche, Jonah survit pour être le porteur de parole. Il remonte le temps, renaît à travers son histoire, crée un lien, tant recherché par ses héritiers, avec le passé torturé de son peuple, rattachant l'ancien monde tribal à celui, contemporain, des blancs et, en cela, offre une possibilité de rédemption. On remarquera que le rêve prémonitoire de Jonah annonce le passage d'un univers ambidextre, à l'instar du père (c'est-à-dire à la fois vers un monde positif et un monde négatif) à un monde orienté vers un chaos ou une renaissance (p.81, l. 19 et l.24). Les « Sin Eaters » se muent alors en des "sinisters" inquiétants. La littérature post-moderne, en particulier par le biais de la parodie, démonte les systèmes de représentation par lesquels nous nous connaissons à travers notre culture. Elle subvertit la doctrine, la "doxa", par un regard critique sur le passé et non nostalgique. On suggèrera, alors, que l'absence d'humour, de ton décalé, de second degré ou de parodie dans la nouvelle, contrairement aux neuf autres nouvelles du recueil, accentue l'importance que l'auteur attache à tous ces corps

blessés pansés par la langue. En ce sens, par son sérieux, cette nouvelle / pivot offre la clé du recueil. Cet "Indien le plus fort du monde" (pour reprendre le titre du recueil), né de souffrances, est celui qui, par les cris de l'écrit, renaît au monde et, surtout, à lui-même. En lui donnant une mémoire, un passé qui combat les atrocités du temps présent, l'écriture semble constituer le seul territoire que l'enfant puisse fouler sans danger, son histoire identique, se répétant éternellement et, lecteur après lecteur, changeant le monde.

- 15 Alexie appelle à prendre la parole pour tout dire, pour dénoncer, pour éclairer les ténèbres, pour annuler l'ignorance, pour se libérer ou, tout simplement, être.

L'imagination fictionnelle ou écrire l'Autre pour être Soi

- 16 La leçon de l'histoire de la différence d'Alexie est celle de son existence même. Par la création d'un monde intérieur fantastique, le garçon survit. Il brise le silence imposé. Que révèle alors l'intertextualité avec le mythe de Jonah enfoui dans la baleine ? Le Jonah de "The Sin Eaters" apprend que seuls son âme et son esprit peuvent l'aider à sortir métaphoriquement de la baleine / prison. Douglas Robinson explique dans *American Apocalypses. The Image of the End of the World in American Literature* ce qui suit :

In the whale's belly, the absence Jonah seeks is revealed as internality, specifically the internality of a prison; to escape, Jonah must unlearn his simplistic notions of externality, and go out by first going in. That is, Jonah's path out of the whale's belly lies not through the whale's skin, an outward direction that a mythic hero (or an Ahab) would take, but through the inwardness of his own mind. (...) One goes out by first going in, and synecdochically inverting internality into externality.⁹

- 17 Si l'on en croit Robinson, c'est bien la conscience de son Moi qui ramène le Jonah d'Alexie vers sa communauté. Comme les deux petites filles qui ne se séparent plus parce qu'elles se sont reconnues. En créant cette fable pour le moins déstabilisante, le narrateur prône des valeurs essentielles telles que la tolérance, la fraternité, l'égalité et la liberté. Et la portée de son écriture provocante, irrévérencieuse, pleine d'une frénésie langagière, de croître en intensité et en vie. La nouvelle devient donc un conte initiatique où l'enfermement de Jonah lui permet de comprendre comment en étant lui-même, avec son passé, ses histoires, ses souvenirs, il peut échapper aux militaires, de façon symbolique, et faire de son intériorité une évasion : "I would survive and live on" (p.118, l.24). Ce faisant, Alexie défait l'allégorie de la caverne de Platon : c'est à l'intérieur que l'on apprend, et à l'extérieur que l'on est trompé. Néanmoins, pour Platon, "à l'origine de cette prison qu'est l'ignorance, il y a le corps et ses désirs. Engendrant plaisirs et douleurs, le désir cloue l'âme au corps et la fiche en lui. La philosophie (...) a pour tâche de délier notre âme du corps par la connaissance des réalités intelligibles ou Idées"¹⁰. Et quelle est cette vérité que le Jonah de "The Sin Eaters", délivré de son corps, découvre si ce n'est son identité ? Son identité d'Amérindien. Tous les visages rencontrés dans le camp lui rappellent le sien, la couleur de sa peau, mais surtout sa différence par rapport aux blancs. Il est Autre donc lui-même. On pourrait dire que l'initiation de Jonah renverse les principes habituels. Si l'enfant subit une réelle transformation, une mort symbolique par la plongée dans les ténèbres du camp souterrain, ce rite initiatique ne l'entraîne pas du côté du sacré. En effet, sa découverte, son épiphanie, sa renaissance, proviennent de la connaissance traumatisante qui désacralise les corps.

We could all have been siblings. We could all have been the same person. We could all have been a thousand vestigial reproductions of a single organ, all of us

struggling to find a purpose, a space to stand and breathe, enough room to function within the large body of a thing, a person, a crowd called Indian. Like a newborn, I was losing my ability to tell the difference between my body and the body of the person next to me. (p.99, l.8)

- 18 Si tous les corps paraissent identiques et voués à la même disparition, seuls l'esprit, les contes, les histoires, les corpus que chacun porte en soi, créeront alors la différence. Et une différence, qui cette fois, sera salvatrice. Du corps du nouveau-né perdu, le corpus du narrateur, de l'écrivain, en fait un homme.
- 19 En outre, le motif du corps symbolique est intensifié par la référence à *Moby Dick* dans la mesure où l'œuvre de Melville offre, avant tout, la narration d'un corps blessé, d'une déchirure, d'un homme coupé en deux et de sa jambe arrachée. Les allusions à cet hypotexte, c'est-à-dire la baleine qui avale Jonah et le recrache, puis la mention de Ishmael qui inscrit sur son bras les dimensions de la baleine tout comme Jonah compare la peau et les pages d'un livre, intensifient le thème de la résurrection. En effet, tel Ishmael, Jonah survit pour relater son histoire et traduire le monde dans son propre livre ; un monde d'assertions de l'identité à travers la différence. L'intertextualité évidente avec *Moby Dick*, qui se réfère, comme "The Sin Eaters" au *Livre de Jonas*, insiste sur une relecture mythique de la nouvelle. On peut comprendre cette dernière comme une terrifiante fiction apocalyptique. Néanmoins, ce serait oublier le choix du prénom de Jonah porteur, ici, d'un sens intertextuel qui aiguise véritablement la portée de la nouvelle.
- 20 Il semblerait que, chez Alexie, afin de survivre, pour sauver son corps, il convienne de maîtriser le corpus des mots, des textes, des narrations des souffrances du passé. Et les palimpsestes textuels de rappeler les palimpsestes corporels des marques, tatouages et cicatrices. La métatextualité ne semble ainsi pas le véritable subterfuge car il fige les personnages dans leur douleur. Alors, seule la création de ses propres mots, de ses contes, permet de libérer les corps prisonniers du sang coagulé des blessures du passé. Jonah accomplit le processus inverse. Son corps étant « instrumentalisé » par sa couleur, altéré jusqu'à le faire devenir cet autre, "l'étranger", Jonah échappe à la mort par la subversion de l'écriture – seule révolte possible. La vie semble une perpétuelle traduction, un incessant ajustement aux autres. Dans "The Sin Eaters", Jonah, en nommant la lumière "père" et l'obscurité "mère" (p.100, l.12 et 29), plus qu'à traduire le monde inconnu qu'il traverse dans sa propre langue, cherche à combler le vide par ses histoires, par sa voix d'écrivain. Les mots deviennent alors guérisseurs de maux. Selon Alexie, chaque narrateur, pour la plupart intradiégétiques, serait porteur d'espérance dans la mesure où il a survécu. Les nombreuses pages que Jonah offre en constituent les preuves éternelles. Il semblerait que l'enfant ait prolongé son conte autant qu'il ait pu, pendant d'une autre intemporalité, celle de Schéhérazade, pour échapper à l'oubli, à la mort. Cependant, à l'instar du corps, toujours susceptible d'être blessé ou démembré et voué à une lente décomposition, le corpus, une fois achevé, ne devient pas inaltérable. Le corpus et le corps semblent voués à la manipulation du lecteur / regard. Ceci dit, si le récit parvient ou non à conserver son identité malgré les différentes interprétations produites par divers lecteurs, le narrateur demeure le maître des pistes de lectures lancées. De plus, seul le corpus, par l'imagination de son générateur, offre au corps de l'opprimé la possibilité de suturer ses blessures. Ainsi, le corpus sauve l'homme, même si seulement momentanément, lui permettant de s'évader par l'imagination. Cette dernière procure à Jonah une désincarnation qui lui permet de ne plus ressentir de douleur physique.

I wanted to hear a story told by a woman who knew thousands of stories. Stories had always kept me safe before. I had always trusted stories. Frightened and tired, I wrapped my arms around myself and tried to tell myself a story. (p.93, l.1)

- 21 On remarquera néanmoins l'emploi du plus-que-parfait qui, par contraste, suggère que seule la création de son propre corpus soulage véritablement l'homme de ses souffrances. Les récits des autres ne protègent plus Jonah. Ces derniers demeurent les contes de l'étranger. Il lui faut introduire son propre conte pour survivre.
- 22 Si l'issue de la nouvelle ouvre sur une interrogation béante et pose plus de questions qu'elle n'en résout, « The Sin Eaters » suggère qu'entre les mots / maux du corps et le corps des mots, la « scripturalité » permet d'épancher la voix intérieure. Seule la violence du corpus "forcera [l'homme] d'être libre".¹¹
- 23 Sherman Alexie se trouve au cœur fondamental, batailleur, porte-drapeau, de la génération 2000 de la nouvelle ethnique américaine. Il évoque une identité blessée par la mortification de la chair, d'un "en-dedans" perdu dans un "en-dehors" cauchemardesque. Désacraliser, réifier ou cacher sous un masque le corps, au-dessus duquel règne le "fantôme de l'incarnation", revient à bafouer le Moi fragile de l'Autre dit "minoritaire", "différent", "étranger". Seul remède, le corpus - où le lecteur ne cesse d'entendre la voix intérieure de la différence rescapée de la souffrance du corps, par un corpus démystifiant et pourtant salvateur. On aura vu que si la corporéité peut engendrer des souffrances et faire l'objet de manipulations externes, la textualité, elle, ouvre un chemin vers une intériorité rédemptrice. Élément de troubles et de transgressions sur lequel l'homme cherche à inscrire son discours minoritaire ou ses voix de pouvoir, le corps semble au centre de la problématique du dire. Les nouvelles apparaissent comme des traversées de la corporéité qui mènent à une approche de l'intériorité de l'expérience scripturale - créatrice de vie. Frapper l'imagination par un corpus pour que l'on ne frappe plus les corps. Des pages pour parer contre tous les coups, physiques et idéologiques. Les nouvelles ingèrent la force / violence des narrateurs et génèrent un savoir, non lénifiant, émancipateur. Approcher de façon fictionnelle ce "nulle part" lui donne forme, un espace dans la chair, réelle, des livres et, par notre lecture, une existence. Seulement alors, en parcourant leurs territoires de solitude et d'exclusion, pouvons-nous les annuler, les détruire. Si l'on peut parler, comme Barthes, à propos du style dépouillé d'effets ostensiblement littéraires, d'une "écriture blanche"¹², on dira que celle d'Alexie évoque une écriture rouge. Rouge-sang, rouge-feu, rouge de colère, impitoyable, comme un avertissement des "Peaux-Rouges". La nouvelle "The Sin Eaters", par la brutalité de son propos, emprisonne au cœur d'un temps en spirale, dans une cellule ovale, un lecteur malmené. Néanmoins, ce dernier, conscient des forces en mouvement qui le dirigeaient en secret, émerge de la lecture plus libre qu'auparavant. Mettant dans le sillage d'une écriture travaillée une réflexion épistémologique sur l'Autre, la différence, le regard de / sur l'étranger, la signification de l'identité raciale, ici oxymore, Alexie rejoint ainsi les plus grandes interrogations de la philosophie et de la littérature.

NOTES

1. O'Connor, Franck. *The Lonely Voice: A Study of the Short Story*. London: Macmillan, 1962, 19.
 2. Alexie, Sherman. *The Toughest Indian in the World*. London: Vintage, 2001, 76-120.
 3. Atwood, Margaret. *The Handmaid's Tale* (1985). Toronto: Seal Books, 1998.
 4. Levinas, Emmanuel. "Intentionnalité et Sensation". *Revue Internationale de Philosophie*, fascicules 1-2, 71-72, 1965 : 44-45.
 5. Anzieu, Didier. *Le corps de l'œuvre, essais psychanalytiques sur le travail créateur*. Paris : Gallimard, 1981, 44.
 6. Derrida, Jacques. *L'écriture et la différence*. Paris : Seuil, 1967, 23.
 7. Alexie, Sherman. *Indian Killer*. London: Vintage, 1996.
 8. Sartre, Jean-Paul. *Les Mots*. Paris : Gallimard, 1964, 142.
 9. Robinson, Douglas. *American Apocalypses. The Image of the End of the World in American Literature*. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1985, 145.
 10. Roux-Lanier, Catherine. *Le temps des philosophes*. Paris : Hatier, 1995, 41.
 11. Rousseau, Jean-Jacques. *Du Contrat Social*. (1762) Livre I, Chapitre VII. Paris : Maxi-Poche, "Classiques français", 1996, 32.
 12. Barthes, Roland. *Le Degré zéro de l'écriture*. Paris : Seuil, 1953, 12.
-

RÉSUMÉS

If the bodies of Native American individuals seem perpetually tormented and exploited, they constitute means of rebellion when they are transformed into the testimony of a witness – into the body of work of the writer. One can read Sherman Alexie's collection of short-stories, *The Toughest Indian In The World* (2001), as scattered bodies regaining shape on paper and forces through his angry red ink. The short-story "The Sin Eaters" constitutes its central nerve with a macabre allegory which links the holocaust to the genocide of the Native American tribes. This apocalyptic tale depicts, in an undetermined moment in time, the removal of Native Americans and their imprisonment in an underground military complex, from the point of view of a boy named Jonah. Though it portrays psychological and physical torture, the short-story manages to produce a truly emancipating knowledge. Putting in the wake of the aesthetic aspect of writing an epistemological questioning on the estrangement undergone by ethnic minorities in the United States nowadays, Alexie reflects on some of the greatest interrogations of philosophy and literature. After analyzing the implications of the chaotic temporality of the short-story, I endeavour to study how disfigured bodies altered into the narrator's body of work betray both the oppressors' and the victims' respective languages of power. I then concentrate on the demystifications undertaken by Alexie's writing of recollection which demonstrates that, by saying the Other, one becomes Oneself.

AUTEURS

DIANE SABATIER

Diane Sabatier is completing her Ph.D. in contemporary American literature at the University of Orléans. Her Thesis, recipient of a National Allocation for Research, is entitled *The Dual Senses of Belonging and Absence by Fifteen Short-Story Writers between 1992 and 2003*. Her fields of research include Native, African, Mexican, Caribbean and Asian American writers born after 1960. She has made a dozen presentations in conferences and published several articles such as "Jungle Girl: Ginu Kamani or the Salvatory Erotism" in *Résonances* or "Thomas Glave and Linh Dinh's Dual Senses of Belonging and Absence" in *Les Cahiers du CIRHiLL*.